LE SAUVAGE ET L'HOMME

par Benjamin KILBORNE

Le problème de la « sauvagerie »
chez les membres de la Société des Observateurs de l'Homme.

La Société des Observateurs de l'Homme, la première société savante d'anthropologie, se distingua par de hautes ambitions et des membres illustres : Cuvier, Lacépède, Bougainville, De Gérando, Pinel, Sylvestre de Sacy, Jussieu et Volney, pour ne nommer que quelques-uns (1). Le but explicite de la Société : la création d'une véritable Science de l'Homme qui, fondée sur l'observation et l'analyse, serait consacrée à l'étude de ses qualités aussi bien physiques que morales.

Les membres de la Société se considéraient, simultanément, comme réformateurs, et comme fondateurs d'une science des sciences, une science de la connaissance de l'Homme, à la fois objet et sujet de la réflexion.

Avec l'observation pour cri de guerre, cette tribu d'individus dont la plupart étaient des Idéologues (cf. Gusdorf 1978 ; Gaulmier 1951 ; Rastier 1972 ; Picavet 1891) qui fréquentaient le célèbre salon de Mme Helvétius à Auteuil, se mit à la chasse aux Sauvages : ils attrapent et interrogent un Chinois, ils envoient une expédition en Australie et ils font venir à Paris Victor, le sauvage de l'Aveyron, pour le confier aux bons soins de l'Abbé Sicard, dont l'Institut des Sourds-Muets fascinait le monde intellectuel.

Possédant un sens élevé de leur mission, et voyant un lien direct entre celle-ci et, d'une part l'histoire, d'autre part la conscience et la connaissance scientifiques, ils poursuivaient le « Sauvage » pour trouver l'Homme. Héritiers de la tradition biblique et de la théorie monogéniste dont ils ne mettaient pas en doute le fondement, ils présupposaient l'unité essentielle de l'espèce humaine. Ils s'efforçaient de découvrir et de démontrer l'humanité des sauvages, de les mettre en place selon leurs conceptions des stades du développement humain. Mais en dépit de leur souci d'observation, ils confondaient à plusieurs niveaux et d'une façon systématique phylogénèse et ontogénèse. Les sauvages manquent de maturité et, surtout, de connaissances.

L'Ethnographie, 1980-1, pp. 243-251.

Mieux, on voit un rapport direct entre forme du gouvernement et système d'éducation des enfants. Dans ses *Eléments d'Idéologie*, Destutt de Tracy écrit : « La science de la législation comprend la science du gouvernement et celle de l'éducation. Car le gouvernement n'est que l'éducation des hommes faits, et l'éducation est le gouvernement des enfants » (cité dans Gusdorf, p. 404). Ainsi, éducation et système politique (gouvernement) constituent deux faces de l'ordre social et politique (cf. Barnard 1969).

Ces remarques de Destutt de Tracy (id.), illustrent l'intérêt des membres de la Société pour les stades du développement (l'histoire de l'Humanité) et pour le problème des origines, préoccupations partagées par les Encyclopédistes qui les précédaient. Suivant ce qui nous paraît comme une confusion fort significative entre phylogénèse et ontogénèse (Gould 1977), confusion qui mériterait une analyse approfondie, les membres de la Société des Observateurs de l'Homme tendent à assigner aux institutions des stades de développement : les enfants ont une éducation, les adultes ont un gouvernement. Dans leur conception de l'ordre social, les institutions éducatives (Grandes Ecoles, Ecoles Centrales qui venaient d'être établies sous le Directoire) sont inséparables des institutions du gouvernement (cf. Barnard 1969 ; Gillispie 1969 et 1972 ; Williams 1950 et 1953).

Je propose ici d'illustrer la confusion entre phylogénèse et ontogénèse, cette curiosité des origines à la fois de la société et de l'individu, des connaissances et du langage, à travers une discussion (2) des controverses suscitées par la présence de Victor, l'homme sauvage de l'Aveyron, à Paris. Dans ces débats, on voit apparaître des rapports entre la notion de « sauvage » et celle d'une « science de l'homme ».

Les deux principaux protagonistes sur la scène du débat sont Itard et Pinel. Les spectateurs sont nos Observateurs. L'enjeu : une connaissance de l'évolution de l'Humanité. Itard et les Observateurs (à l'exception de Pinel) s'attendaient à voir Victor apprendre à parler et à se développer devant leurs yeux, et à constater la transformation d'un sauvage en homme policé pour lire dans ces transformations l'histoire de l'humanité toute entière. Il faut souligner l'importance centrale attribuée aux notions de lecture des signes énigmatiques. Les Observateurs étaient passionnés par les hiéroglyphes égyptiens, l'écriture chinoise, en somme par toute écriture. Les systèmes de signes, comme réflexion de l'Homme, renfermaient des connaissances précieuses : les Observateurs ont écrit des volumes sur ce sujet, dont l'ouvrage de De Gérando, *Des Signes et de l'art de penser considérés dans leurs rapports mutuels* (4 vol.), 1799, n'est qu'un exemple (cf. Julliard 1970; Formigari 1974; Kuehner 1944). Ils s'enthousiasment pour les recherches sur la langue des gestes que poursuivait l'Abbé Sicard (1808), et voient venir le jour où l'Homme serait capable de lire en lui-même son propre destin. D'où l'un des sens de la devise de la Société : « Connais-toi toi-même ».

Cette devise, empruntée aux Stoïciens, implique pour nos Observateurs une théorie de la connaissance, une science de l'Homme qui fait sa science. Dans la tradition, dont les jalons furent jetés par Buffon, d'une histoire naturelle de l'Homme, les Observateurs se démarquaient nettement de l'univers

cartésien, où régnaient la géométrie et la connaissance des formes non-observables. Mais leur science de l'Homme se distinguait aussi du rationalisme non-réflexif de Condorcet (cf. Baker 1975 et Granger 1956). Dans son livre *La langue des Calculs*, Condorcet fonde la hiérarchie des sciences sur la précision de leurs « langues ». Comme l'indique le titre de l'ouvrage, le calcul était la langue la plus précise et la plus parfaite. Langage et langue ne sont, pour lui, que des instruments, des objets perfectibles. Mais, et c'est ici la faille évidente dans son livre, les langues des sciences ne peuvent être évaluées dans leurs rapports *avec* les sciences tout en étant évaluées en tant qu'instruments d'une rationalité hypothétique.

Ramener la science à l'homme, c'était aussi la rendre utile et utilisable. Nous avons vu que la conscience de leur mission en tant que réformateurs sociaux et la création d'une Science de l'Homme allaient de pair pour les Observateurs. Une science abstraite où ne figuraient pas les intérêts sociaux, *leurs* intérêts sociaux, ne les préoccupait guère.

Aussitôt Victor arrivé à Paris, Itard, lui-même médecin et collègue de Pinel, s'est acharné sur cet élève afin de démontrer l'efficacité des idées de Condillac (3). Plus tard (en 1821), il écrit son *Traité des Maladies de l'Oreille et de l'Audition*, étude d'une importance fondamentale pour l'histoire de la médecine. Très tôt, Itard conclut qu'il y avait une différence profonde entre le sens de l'ouïe et les autres sens, sans pour autant abandonner l'idée qu'il fallait sortir Victor de son état « sauvage » par la stimulation de tous ses sens. Dans son mémoire de 1799 (publié en 1801), Itard nous fournit ses objectifs. Notons que ces objectifs impliquent une séquence de développement :

1) Rendre la vie en société agréable à Victor, afin qu'il la préfère à celle qu'il venait de quitter ;

2) éveiller la sensibilité nerveuse aux moyens des stimulants les plus énergiques ;

3) étendre ses idées en lui fournissant de nouveaux besoins (!) et en augmentant le nombre de rapports aux objets environnants ;

4) amener Victor à la parole en le convaincant de la nécessité de l'imitation ;

5) exercer fréquemment les opérations de l'esprit sur les objets de ses besoins physiques et, éventuellement, amener Victor à appliquer ces opérations aux objets de l'instruction.

Retenons ici trois thèmes : les opérations de l'esprit sont, à l'origine, liées aux besoins *physiques*, les idées prennent racine dans les témoignages des sens, et la parole passe par l'imitation.

a) Les opérations de l'esprit sont liées aux besoins physiques. Rappelons que le but d'une Science de l'Homme était l'établissement d'un lien entre les domaines physiques et moraux de l'expérience. Ainsi, il n'y a pas coupure entre rationalité et sensations ; au contraire, la rationalité est sensualiste (cf. Locke, Condillac).

b) Les idées ne sont pas innées ; elles sont issues des sensations. Ainsi, Itard se propose comme deuxième étape la stimulation vigoureuse des sens de Victor. En cela, Itard suit l'idée exprimée par De Gérando (*op. cit.* I, p. 62) : « Les sensations sont en quelque sorte les gardiens posés à la porte de

notre esprit. Elles seules l'ouvrent aux Idées». Il amène Victor près du feu, lui demande de sortir des pommes de terre de l'eau bouillante, trouve qu'il est incapable d'éternuer et lui fait travailler cette «sensibilité» avec les autres (ouïe, toucher, goût, vision) de telle sorte qu'au bout de trois mois, tous ses sens sont plus aigus.

c) Effectuer dans l'esprit de Victor des associations entre les objets de ses sensations et les signes du langage. Bien qu'Itard ait commencé par l'imitation, cette voie s'est avérée très limitée ; simultanément il s'est penché sur l'exercice de la mémoire. La théorie de l'imitation en tant que moyen d'analyse des motivations humaines est mise à l'épreuve empiriquement. Il y a des étapes dans le progrès de l'esprit humain, constate Itard (cité dans Copans et Jamin, p. 95) :

> Cette force imitative, destinée à l'éducation de ses organes, et surtout à l'apprentissage de la parole, très énergique et très active dans les premières années de la vie, s'affaiblit rapidement par les progrès de l'âge, l'isolement et toutes les causes qui tendent à émousser la sensibilité nerveuse ; d'où il résulte que l'articulation des sons doit éprouver des obstacles sans nombre dans un âge qui n'est plus celui de la première enfance.

Curieusement, Itard est pris dans un dilemme : si Victor ne parle pas, il est soit «sauvage», soit malade. L'hypothèse qu'il soit «sauvage» étant peu à peu écartée, il reste la maladie comme explication de son «mutisme» et de son comportement. Mais Itard, comme Pinel, voit un rapport direct entre santé, maladie et moralité (état moral) (4). Jauffret exprime les convictions de l'époque quand il écrit : «L'hygiène qui n'est au fond que la morale mise en pratique, écartera tous les maux dont l'homme est menacé, en lui démontrant que chaque maladie est presque toujours le produit d'un vice» (cité dans Copans et Jamin, p. 76). Et Itard lui-même note : «Les facultés affectives (de Victor) sortant avec la même lenteur de leur long engourdissement, se trouvent subordonnées, dans leurs applications, à un profond sentiment d'égoïsme» (*op. cit.*, p. 98). Ainsi, selon la même logique, la «cause» de l'état de Victor est attribuable à son «égoïsme». Mais l'absence de la parole remplit deux fonctions : elle montre que Victor est égoïste et le punit pour son égoïsme. Il semblerait même que les Observateurs ne considèrent pas le «sauvage» comme un «égoïste». Mais une considération des doctrines de «l'égoïsme» ou de «l'esprit philanthropique» des sauvages nous éloignerait trop de notre sujet.

En somme, Itard se donne la tâche d'éduquer cet élève «sauvage». S'il préfère la vie solitaire à la vie en société, Victor n'est même pas un «homme naturel». Car, Itard souligne, l'homme isolé est inférieur même aux animaux. La voie de la guérison doit donc passer par la valorisation par Victor de la société, de l'éveil de ses sensations et, enfin, par l'acquisition du langage. Itard préconise un traitement moral pour ce qu'il voit comme «trouble moral».

Pour Pinel, dès le début, Victor est sauvage. Et la cause de son état, selon Pinel, est «physique» : il n'existe pas de remède suffisant. Victor n'est pas perfectible, non parce qu'il est un sauvage, mais plutôt parce qu'il est un

idiot qui, de par son état, n'est pas sociable. Bien que Pinel et Itard aient partagé les mêmes opinions concernant le fait de l'altérité de Victor, ils divergeaient quant à leurs explications. Pinel (1801), pour qui « l'histoire de l'aliénation mentale rentre... dans l'ordre des sciences physiques », estime que Victor manifeste des troubles « physiques » (congénitaux) ; il est arriéré. Par conséquent son pronostic est mauvais dès le début. Itard, encore jeune lui-même (il a environ 24 ans quand Victor est mis entre les mains de l'Abbé Sicard à l'Institut des Sourds-Muets), est optimiste : il croit fermement que, avec de la patience et de l'éducation, Victor sortira de son état « sauvage ».

Au sein de la Société, quand les débats commencent, la position d'Itard avait le plus de soutiens. Rappelons que plusieurs des membres les plus actifs de la Société des Observateurs de l'Homme étaient associés à l'enseignement de la philosophie morale à l'Institut. En fait, la « classe » des Sciences Morales et Politiques peut être considérée comme « leur » enseignement.

Si nos Observateurs s'étaient mis d'accord sur le principe d'une science de l'Homme qui ferait une synthèse entre expériences morale et physique, ils marquaient des différences nettes quant aux parts respectives attribuées au « physique » et au « moral ». Pinel se situait plutôt vers le pôle « physique ». Néanmoins, quand il rend compte de son *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale* (Pinel 1801), Moreau de la Sarthe fait remarquer que le lecteur y trouvera des « faits dont l'observation féconde doit éclaircir d'une vive lumière la partie morale de l'anthropologie ». Notons aussi que dès 1801 Moreau de la Sarthe nous fournit une définition de ce que recouvrent respectivement les deux branches de l'anthropologie : *anthropologie physique et anthropologie morale* (cf. Gusdorf 1978, pp. 391 sq). Il s'agit, donc, d'une différence d'accent entre Pinel et Itard, les deux s'étant donné comme but le rapprochement du « physique » et du « moral ».

Il nous reste maintenant à considérer ensemble les trois termes du débat Pinel-Itard : « sauvagerie », « égoïsme » et « aliénisme ». « Sauvagerie », car il est très clair que Pinel comme Itard considèrent Victor comme profondément différent d'eux et comme une illustration privilégiée de l'altérité. « Egoïsme », car Itard croit que Victor est un « malade moral », qu'au fond sa maladie est le manque d'un désir de communiquer, de parler, et qu'il faut chercher à remédier à cette maladie de « non-sociabilité » par des moyens éducatifs : à travers la provocation des sens et la sociabilisation. « Aliénisme », car Pinel croit dès le départ que Victor est un « aliéné » et, ayant manqué de la stimulation nécessaire pendant les premiers stades de son développement, il ne sera jamais capable de sortir de son état. Soulignons donc que Pinel et Itard se préoccupaient des stades du développement par lesquels doit passer chaque homme pour devenir Homme.

L'étiquette d'« homme sauvage » annonce l'enjeu, les ambitions et les limites de l'éducation morale, d'une anthropologie morale appliquée, qui sera mise à l'épreuve par l'observation. La question sous-jacente dans les propos de Itard ou Pinel n'est donc pas véritablement celle de l'altérité ; elle est plutôt celle de la communauté humaine ou, selon leurs termes de « la famille humaine ». Nous sommes loin de l'optique de Montesquieu qui invente un Persan afin de critiquer la société parisienne.

S'il y a une critique de fond que nous pouvons faire à l'ouvrage de Jamin et Copans (1978), elle est que l'organisation des rapports en deux parties (« le sauvage chez soi » et « le sauvage ailleurs ») brouille la conception même d'une science de l'Homme sur laquelle nos Observateurs insistaient avec tant d'acharnement. Il aurait fallu diviser le livre ainsi : « les Observateurs chez eux » et « les Observateurs ailleurs ». Ainsi, Jamin et Copans ont perdu l'occasion de dégager les rapports que voyaient les Observateurs entre d'une part « l'observation » (et leur image d'eux-mêmes en tant qu'Observateurs) et d'autre part le « sauvage » (5).

De plus, Jamin et Copans incluent le rapport de Pinel (*Rapport fait à la Société des Observateurs de l'Homme sur l'enfant connu sous le nom de sauvage de l'Aveyron*, 1800) dans leur rubrique : « le sauvage chez soi », alors que Pinel met en doute le fait même que Victor soit un « sauvage » ; pour lui, c'est un idiot. Ainsi, Copans et Jamin échouent à montrer la manière dont les Observateurs voyaient et leur rôle scientifique et les objets de ces observations, les sauvages. Ce qui nous ramène à la confusion entre l'ontogénèse et la phylogénèse : Jamin et Copans ne cernent pas la conception du « sauvage » par rapport à une conception de l'Homme, ils ne s'interrogent pas sur cette confusion, d'une importance fondamentale pour une compréhension de la Société des Observateurs de l'Homme.

Destutt de Tracy énonce l'équivalence : éducation (des enfants) = gouvernement (des adultes), et confirme ainsi l'ordre de la famille et l'ordre de l'Etat, les besoins des enfants et les besoins des adultes, la motivation individuelle et les motivations sociales. Ce qu'un enfant doit apprendre (la morale) est à la base d'un bon citoyen ; l'ordre moral est inséparable de l'ordre politique. Mais l'inverse est également vrai : l'absence d'un ordre politique reflète l'absence de l'ordre moral, tout comme l'absence de la parole chez Victor reflète son égoïsme.

En somme, derrière la devise « Connais-toi toi-même », il y a l'idée de la conscience de son espèce et la volonté de se montrer généreux, aussi bien qu'une connaissance de la logique, qui « comprend l'art de parler, l'art de penser et l'art d'écrire » (cité dans Gusdorf, p. 368). La logique est vue comme une expression nécessaire de la connaissance de soi-même, de l'histoire de l'Homme et d'une conscience de son espèce. Pour les membres de la Société des Observateurs de l'Homme, l'existence d'une logique universelle ne faisait pas de doute ; ils croyaient à un ordre qui reflète la progression morale de l'enfance à l'état adulte, une logique de l'ontogénèse. Ainsi pensaient-ils que le langage des gestes était universel.

Si les Observateurs avaient été questionnés sur leur intérêt pour Victor, ils l'auraient probablement qualifié de « scientifique » et de « philanthropique ». « Scientifique », car l'observation pouvait jeter des lumières sur les étapes qu'avait traversées l'Homme de l'état sauvage à la civilisation. Ainsi leur Science de l'Homme rejoint l'histoire philosophique de l'esprit humain. « Philanthropique », car on se devait de tendre la main aux « sauvages ». « Même que nous ne verrions pas dans les peuples sauvages un utile *(sic)* objet d'instruction pour nous-mêmes, écrit Jauffret, ne serait-ce pas assez des

nobles sentiments de la philanthropie, pour nous faire attacher une haute importance aux communications que nous pouvons former avec eux ? Quel plus touchant dessein »... que de leur tendre la main pour s'élever à un état plus heureux (cité dans Copans et Jamin, p. 56).

NOTES

(1) Voir MORAVIA 1970, STOCKING 1964, GUSDORF 1978, COPANS & JAMIN 1978 et KILBORNE 1980a pour des discussions concernant des activités et des aspirations de la Société.

(2) Pour une discussion plus complète des rapports étroits entre langage et société dans l'esprit des membres de la Société des Observateurs de l'Homme, voir KILBORNE 1980a, 1980c.

(3) Condillac parle en effet du « premier langage », langage d'action composé de gestes et de cris.

(4) Il faut souligner la différence fondamentale entre les sens du mot « moral » pour le 18e siècle et les sens de ce mot de nos jours. De La Bruyère, le « moraliste », aux récits de voyage et descriptions des mœurs des sauvages, aux descriptions des mœurs des Parisiens à travers les yeux d'un Persan, l'on voit se dessiner à la fois le sens d'un art de vivre, aussi bien que « culture », lois, habitudes, rites et religion. Le sens de la vie relève de la morale. Ces problèmes épistémologiques sont soulevés par Montesquieu ; sans l'entremise d'un Persan, les Parisiens (nous) ne pourraient pas avoir des mœurs ; ils ne possèdaient qu'une moralité sous formes d'idéaux. Les « autres » seulement possèdent des mœurs... Une compréhension adéquate du mot « moral » englobe donc les questions de l'« altérité ».

(5) Il est donc inutile de distinguer entre le « sauvage » comme objet de réflexion, d'une part, et le sauvage dans chacun de nous, de l'autre. Ainsi, le concept de sauvage est bien plus que l'identification d'un type humain : il renvoie à une compréhension de nous-mêmes. Comme le montre la littérature anthropologique (e.g., LEVI-STRAUSS 1968, 1962, LEVY-BRUHL 1927, BOAS 1938, BERKHOFER 1978, HALLPIKE 1976, MONTAGU 1968), ce n'est pas tant le concept de sauvage en soi (ou le concept du « primitif ») qui pose problème, que la façon dont on se sert de ce concept pour établir des rapports entre observateurs et observés. De nos jours, bien qu'il ne soit plus question de parler de sauvages ou de primitifs, et bien que la formulation du problème soit diffuse, le problème n'est pas moins aigu, ni ses conséquences et ramifications épistémologiques moins importants pour la discipline de l'anthropologie.

(6) La logique est conçue comme étant, au fond, à la fois sociale et linguistique. L'idée de Condillac selon laquelle un langage équivaut à une méthode analytique ne représente qu'un pôle d'un débat dont l'ampleur et l'importance sont considérables. « Une méthode plus parfaite, je ne saurais trop le faire remarquer, n'est qu'une langue plus simple, substituée à une langue plus compliquée » (Oeuvres 25, p. 387). Mais le lecteur se demande : en quoi consiste la « simplicité », en quoi consiste la « complexité » ? A l'autre pôle du débat, il y a, entre autres, Destutt de Tracy, De Gérando et Volney. « La langue parfaite est sans doute une chimère », écrit Destutt de Tracy (*Mémoires de l'Institut* I, p. 416).

Le principe d'une hiérarchie des langues, pour des raisons variées, soit scientifiques, soit d'autres, n'était pas né avec les Idéologues ou les Observateurs. Diderot, dans sa *Lettre sur les sourds et muets*, qui est directement pertinente pour une compréhension du débat au sujet de Victor, observe que le français est la langue la plus appropriée à la science et au raisonnement. « Le français est fait pour instruire, éclairer et convaincre ; le grec, le latin, l'italien, l'anglais pour persuader, émouvoir, tromper. Parler grec, latin et italien au peuple ; mais parler français aux sages. »

BIBLIOGRAPHIE

BAKER, Keith M.
1975 *Condorcet, from natural philosophy to social mathematics*, Chicago, University Press.

BARBER, Bernard
1962 *Science and the social order*, New York, Collier.

BARNARD, H.C.
1969 *Education and the French Revolution*, Cambridge, University Press.

BERKHOFFER, Robert F.
1978 *The white man's Indian : images of the American Indian from Colombus to the present*, New York, Kopf.

BOAS, Franz
1938 *The Mind of Primitive Man*.

BROWN, J.K.
1975 « The archaic illusion : a re-examination of Lévi-Strauss' view of the developing child », *in* T.R. WILLIAMS (ed.), *Psychological Anthropology*, The Hague, Mouton.

COPANS, Jean & JAMIN, Jean
1978 *Aux origines de l'anthropologie française* : les mémoires de la Société des Observateurs de l'Homme en l'an VIII, Paris, Ed. Le Sycomore.

DARWIN, Charles
1872 *The expression of the emotions in man and animals*, London, John Murray.

DAVID, Madeleine V.
1965 *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux 17e et 18e siècles*, Paris, S.E.V.P.E.N. (E.P.H.E.)

DUDLEY, Edward J., NOVAK, Maximilian E. (eds)
1972 *The wild man within ; an image in Western thought from the Renaissance to Romantism*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

FORMIGARI, L.
1974 « Langage and society in late eighteenth century », *Journal of the History of Ideas*.

GAULMIER, J.
1951 *L'idéologue Volney*, Beyrouth.

GILLISPIE, Charles C.
1969 « The Encyclopedie and the Jacobin philosophy of science : a Study in ideas and consequences », *in* Marshall CLAGETT (ed.), *Critical problems in the history of science*, Madison (Wis.), University of Wisconsin Press.
1972 « Probability and Politics : La Place, Condorcet and Turgot », *Proceedings of the American Philosophical Soc.* 116, pp. 1-20.

GOULD, J.J.
1977 *Ontogeny and Phylogeny*, London and Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

GRANGER, Gilles
1956 *La mathématique sociale du Marquis de Condorcet*, Paris.

GUSDORF, Georges
1978 *La conscience révolutionnaire : les idéologues*, Paris, Payot.

JAKOBSON, Roman
1971 *Studies in child language aphasia*, The Hague : Mouton.

JULLIARD, Pierre
1970 *Philosophies of Language in Eighteenth Century France*, The Hague, Mouton.

KILBORNE, Benjamin
1980a « La Société des Observateurs de l'Homme : utilitarian ideas and semiological principles in the science of man » *Cahiers Européens de Sociologie* (à paraître).
1980b « De Gérando and the ranking of sciences » (manuscript).
1980c « Gestures and cognition in the works of De Gérando and Tylor » (manuscript).

KNOWLSON, J.
1965 « The idea of gesture as a universal language », *Journal of the History of Ideas*, 1865, pp. 495-508.

KUEHNER, Paul.
1944 *Theories on the origin and formation of language in the eighteenth century in France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

LEVI-STRAUSS, Claude
1962 *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
1968 « Concept of primitiveness », *in* Richard B. LEE & Irven DE VORE (eds), Chicago, Aldine Publishing Co.

LEVY-BRUHL, Lucien
1927 *L'Ame primitive*, Paris, P.U.F.

MALSON, Lucien (ed.)
1964 *Mémoire et rapport sur Victor d'Aveyron*, Paris, coll. 10/18, Union Générale des Editions.

MONTAGU, Ashley (ed.)
1968 *The concept of the primitive*, New York, The Free Press ; London, Collier-Macmillan Ltd.
1968 « The concept of «primitive» and related anthropological terms ; a study in the systematics of confusion », *in The concept of the primitive*.

MOORE, F.G.T. (trans.)
1964 *De Gérando : the observation of savage peoples* (preface by E.E. Evans-Pritchard), Berkeley, University of California Press.

MORAVIA, Alberto
1970 *La scienza dell'uomo nel Settecento* (nouvelle édition, 1978), Roma, Editori Laterza.

PICAVET, P.
1891 *Les idéologues* : essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc., en France depuis 1789.

RASTIER, François
1972 *Idéologie et théorie des signes : analyse structurale des éléments d'idéologie d'Antoine-Louis Claude Destutt de Tracy*, La Haye, Mouton.

SICARD, Abbé
1808 *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, Paris, réédité en 1823, 2 vol.

STOCKING, George
1964 « French anthropology in 1800 », *ISIS* 55, pp. 134-150.

WILLIAMS, L. Pierre
1950 « Science, education and Napoleon I », *ISIS* 47, pp. 369-382.
1953 « Science, education and the French Revolution », *ISIS* 44, pp. 311-330.